

← IX → LE GEOGRAPHE ET LE MODELE ETHNIQUE
D'ORGANISATION AGRAIRE DE L'ESPACE :

Remarques critiques d'un ethnologue

Je voudrais me situer ici dans la perspective des conditions d'une recherche interdisciplinaire féconde.

L'existence d'une relation, dans l'acception la plus générale du terme entre l'organisation de l'espace exploité et l'organisation de l'espace socialisé a toujours été reconnue, tant par le géographe que par l'ethnologue; pourtant, il semble que l'on ait toujours éprouvé, d'un côté comme de l'autre, quelques difficultés à explorer le champ théorique de cette relation ; tout se passe comme si, convaincus de la nécessité d'une recherche interdisciplinaire, le géographe et l'ethnologue ne parvenaient pas à la concevoir autrement que comme la simple juxtaposition des modes d'approche - et de connaissance - propres aux deux disciplines (le géographe après son travail fait appel à l'ethnologue, ou devient ethnologue - et vice-versa -).

Pourtant le mode de connaissance de la relation espace exploité / espace socialisé, ne saurait être géographique *et / ou* ethnologique; il ne peut être qu'*autre*; comme toute recherche interdisciplinaire, celle qui réunit le géographe et l'ethnologue à *propos* de l'organisation de l'espace, n'a d'avenir scientifique que si elle parvient à définir son champ, à le construire - à partir de concepts nouveaux -, en bref à se donner un objet à connaître *propre*.

Permettez-vous à un observateur étranger à votre discipline d'avancer quelques remarques, volontairement abruptes, sur la démarche du *géographe des terroirs* - telle du moins que cet observateur croit pouvoir l'interpréter - ?

Je suis parfois tenté de penser, à considérer le soin passionné qu'il apporte à en affiner la représentation graphique que le géographe, tant par tradition disciplinaire que par appétence de *signes concrets*, adopte vis-à-vis du paysage agraire, une attitude quelque peu *possessive*

(ce paysage devenu, en quelque sorte, l'équivalent géographique du *fait social total* des ethnologues). Me réservant de revenir sur cette mauvaise pensée, je dirai que le géographe part du paysage agraire et y revient souvent, comme à un havre familial et inviolable. Ce faisant, il se propose de mettre à jour, ou à tout le moins d'illustrer, les modalités d'utilisation agraire (ou éventuellement agro-pastorale), par les collectivités rurales, de la portion de territoire dont elles disposent (et dont elles vivent); pour autant que ces modalités apparaissent suffisamment proches, d'une réalisation concrète à l'autre, leur description débouche sur l'élaboration de *modèles d'organisation agraire de l'espace*; et si cette proximité que signale - ou atteste - l'homogénéité du paysage agraire, se révèle constante dans la majorité, sinon l'ensemble, des collectivités rurales formant ethnie, le géographe est amené à définir un *modèle ethnique d'organisation agraire de l'espace*.

Jusqu'à là la démarche suivie demeure, dans son déroulement pratique *souhaité*, sinon dans le corpus conceptuel utilisé, essentiellement descriptive. Où le géographe ne peut se dispenser de produire ses options méthodologiques c'est lorsque, dépassant *l'observation* d'un modèle donné d'organisation agraire de l'espace, il s'attache à en mettre à jour la *signification*. Dirai-je que, pour ma part, si je vois bien la nécessité et le point de départ possible de cette tentative d'élucidation du modèle, j'éprouve quelque difficulté à en percevoir les limites disciplinaires (théoriques et pratiques).

S'agissant de l'utilisation *agraire* de l'espace, il est justifié que le géographe se préoccupe, en priorité, de la signification *agraire* du modèle étudié, en d'autres termes qu'il s'efforce de comprendre la part de rationalité, de mesurer l'efficacité, *techniques* de ce modèle. Il lui revient alors, et il ne s'en fait pas faute, d'interroger la science agronomique, de l'amener à lui fournir, en considération de l'ensemble des contingences naturelles, technologiques, économiques même (programme cultural des exploitations) propres à l'agriculture considérée des éléments, tant de compréhension de la signification agraire de tel ou tel trait de l'organisation de l'espace que d'appréciation du degré de cohérence interne et donc d'efficacité *agraire* de cette organisation. Peut-être conviendrait-il de rappeler, dès à présent, que la science agronomique si elle fournit des indications sur les impératifs auxquels doit se plier, sur le plan de la répartition spatiale des aires culturales, une utilisation rationnelle des terres (par exemple, pour une agriculture ne disposant pas de moyens de transport à longue distance, nécessité de localiser les champs permanents à proximité des lieux de production de la fumure), cette science donc, ne laisse pas de suggérer l'existence des différentes formules possibles d'organisation agraire cohérente, à partir de contingences *agraires* identiques, de l'espace disponible.

Ceci noté, il me semble que l'attitude du géographe, face à l'approche agronomique de l'organisation agraire de l'espace, recèle une certaine ambiguïté. D'une part, le géographe sait qu'il ne peut comprendre - embrasser la totalité des significations - de cette organisation, à partir de sa seule rationalité agraire. Mais d'autre part il est amené - ne se

trouve-t-il pas là sur un terrain solide - à interpréter, *par rapport* à cette rationalité, l'ensemble des autres déterminations auxquelles est soumise l'organisation agraire de l'espace. Une autre formulation de cette déviation théorique peut être proposée : le géographe après avoir produit, par une observation non-interprétative, un *modèle d'organisation agraire de l'espace*, se trouve sollicité, ayant mis à jour la rationalité agraire de cette organisation, d'élever le modèle au rang de *système agraire d'organisation de l'espace*. Je dirai que, quelle que soit la manière dont on produise le concept de système agraire - et il y aurait sur ce point, un long débat à engager -, ce qui peut apparaître à la limite, une simple commodité d'expression à laquelle le géographe ne cède qu'en connaissance de cause, relève en fait, du même refus - ou de la même difficulté - de considérer *simultanément* les différentes déterminations auxquelles est soumis l'aménagement agraire de l'espace disponible.

Dans la pratique, le géographe, même s'il ne cède pas à une vision pan-agronomique de l'organisation agraire de l'espace, *interprète* à partir des éléments de rationalité qui le définissent en tant qu'outil de la pratique agraire, les éléments non spécifiquement agraires que comporte tout modèle d'organisation agraire de l'espace; en bref, il s'efforce de rapporter à des déterminismes socio-culturels ce qui, dans ce modèle, *s'ajoute* à sa rationalité agraire - ou vient la *contrarier* -. Comme si, dans le processus qui aboutit dans un groupe donné, à la promotion collective d'un modèle d'organisation agraire de l'espace, la rationalité agraire de ce modèle était donnée, en bloc, *par avance* et qu'il ne s'agit plus, dès lors, que de *s'en accommoder* (de l'adapter aux autres pratiques sociales).

Tout en reconnaissant ce qu'a de schématique, sinon de caricatural, cette présentation de la démarche du géographe, je généraliserai encore en disant que c'est dans les rapports *privilégiés* qui se sont établis entre l'agronomie et la géographie agraire que je vois la source principale de la difficulté qu'éprouvent géographes et ethnologues à promouvoir, ensemble, un mode de connaissance spécifique de la relation espace / exploité espace socialisé. J'ajouterai que ce qui manque le plus au géographe... et qui n'est pas étranger à ce repli sur soi qu'exprime ce que j'appelais tout à l'heure, son attitude *possessive* vis-à-vis du paysage agraire..., ce qui lui manque le plus, c'est une certaine audace ethnologique; non qu'il se refuse réellement à rechercher ailleurs que dans les relations de l'homme et du milieu, certains faits irréductibles, sinon discordants, d'occupation agraire du sol; mais c'est comme à regret, avec la conscience malheureuse de s'aventurer loin des sentiers familiers de sa discipline, qu'il s'efforce à une approche qu'il reconnaît trop vite *hors de sa compétence*, des relations des hommes entre eux; par excès de modestie, il se prive de découvrir que paysage agraire et paysage socialisé ne sont pas seulement *accordés* l'un à l'autre, qu'ils participent étroitement l'un de l'autre, qu'ils ne sont que l'envers et l'endroit d'un même paysage construit progressivement et unitairement.

Pour donner à ces propos critiques un tour plus concret, j'évoquerai brièvement les difficultés auxquelles je me suis heurté - et me

heurte toujours - dans l'étude de l'*espace communal bwa*. Le pays bwa qui s'étend, du Nord au Sud, sur près de 400 kms, présente des horizons écologiques multiples; la densité de peuplement, les structures de la population, le genre de vie même des paysans (agriculteurs au Nord et au Centre, agriculteurs-éleveurs au Sud), les contacts avec l'extérieur... y sont très divers. Pourtant, tel qu'il se donne à interpréter à l'observateur, tel aussi qu'il est vécu quotidiennement par les intéressés, le paysage construit bwa présente une grande homogénéité physionomique; sur le plan agraire, une spécification et une localisation des aires de culture s'apparentant très étroitement à celles caractérisant les terroirs dits à *auréoles concentriques*; sur le plan social, un dessin général du village-*citadelle*, une concentration et une ouverture sur la rue des îlots et cellules d'habitation, une implantation à aspect de *quadrillage* des divers lieux publics et emplacements de culte... témoignant de l'intensité et du caractère *quotidien* des échanges communautaires.

A se pencher maintenant sur les différentes réalisations concrètes de ce que l'on pourrait dénommer le modèle bwa d'organisation de l'espace, on est frappé de l'extrême diversité, qualitative et quantitative, des arrangements et équilibres internes observables, localement et régionalement, à l'intérieur de cet espace. Une telle diversité est certes à mettre en relation avec les sujétions *externes* de toute nature auxquelles est soumise, à un moment et en un lieu donnés, la réalisation du modèle; cependant, pour légitimes et fructueuses qu'elles soient, la mise à jour de ces sujétions et l'analyse de leur projection *globale* dans tel ou tel trait particulier du paysage construit, conduisent trop souvent - j'ai moi-même longtemps cédé à cette facilité - à négliger et finalement à nier, *dans la pratique*, le contenu opératoire de la notion même de modèle d'organisation unifiée de l'espace; la tentation... et le danger... sont en effet grands de retomber dans le travers disciplinaire; considérer séparément les sujétions - et donc les caractéristiques - propres à l'*espace* exploité (approche géographique) et à l'*espace* socialisé (approche ethnologique). On en revient toujours au même point: faire de l'un et l'autre *espaces*, un objet de connaissance autonome, c'est se condamner à n'envisager que sous un aspect statique la relation qui les unit.

Si, par contre, on considère globalement l'espace construit bwa, l'opposition entre l'homogénéité du dessin - de la *forme* - et la diversité des lignes - des *structures* - définit ce que j'appellerai la *plasticité* du modèle bwa d'organisation de l'espace; l'étude des fondements, des manifestations, des limites... de cette plasticité représente, me semble-t-il, un premier pas dans la voie d'une connaissance *de l'intérieur* des modes, dynamiques, de conditionnement réciproque de l'espace exploité et de l'espace socialisé..., si l'on préfère de conciliation, par la société villageoise bwa, de la pratique agraire (ou agro-pastorale) et de la pratique sociale...

Cette plasticité ne doit pas être appréciée du seul point de vue des contingences (ou sujétions) naturelles, technologiques, démographiques, économiques... mais également de celui des contingences sociales, politiques, religieuses... Encore l'important, ici, n'est point tant la recherche des facteurs qui interviennent dans la réalisation ou la modification du

modèle d'organisation de l'espace (c'est là une démarche préparatoire supposée accomplie) que l'analyse de ce qui, dans l'adaptation du modèle aux contingences extérieures, apparaît *irréductible* (assure la permanence de la *forme* de l'espace construit). J'irai plus loin : ou bien le modèle bwa d'organisation de l'espace est un instrument d'analyse fabriqué par l'observateur et il ne saurait rendre compte de la genèse et de la dynamique interne du processus de mise en relation *culturelle* de l'espace exploité et de l'espace socialisé; ou bien, il est un instrument de transformation du milieu utilisé par la société bwa et il faut admettre alors que son adaptation aux contingences extérieures - dont les signes sont visibles dans chacune de ses réalisations concrètes particulières - obéit à d'autres règles que celles exclusives, de l'efficacité technique; en d'autres termes que ces signes expriment, parallèlement ou concurremment à cette exigence technique, une préoccupation d'ordre culturel; sauvegarder l'homogénéité du dessin de l'espace construit, plus profondément maintenir, par delà les innovations indispensables, une identité de présence de la société à l'espace *pour vivre* qu'elle se fabrique.

Peut-être ne me suis-je pas expliqué suffisamment tout à l'heure, sur ce que j'entendais par modèle bwa d'organisation de l'espace; je préciserai ici que, pour produire ce modèle, il ne suffit pas, selon moi de procéder à une analyse *formelle* de ses différentes réalisations concrètes (distinguer, par approche comparative, le général du particulier, le durable de l'accidentel... ou même le qualitatif du quantitatif); il est tout aussi indispensable de s'interroger sur la manière dont les paysans bwa perçoivent l'espace construit dans lequel ils vivent, de déterminer ce en quoi il leur demeure familier, *habitable* - quels que soient les traits particuliers qu'il revêt localement, quelle que soit aussi la pratique dans laquelle s'insère cette perception (agraire, politique, religieuse...).